

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)[75_1. Val-Richer, Dimanche 1er juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

75_1. Val-Richer, Dimanche 1er juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Parcs et Jardins](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (28 Juin- 29 Juillet)

Ce document *est une réponse à* :

[78. Paris, Dimanche 1er juillet 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1838-07-01

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitComment feriez-vous, sans bateau, sans filet, sans ligne, sans hameçon, pour prendre deux ou trois cents carpes, truites, tanches ?

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 275, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/36-41

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°75 Dimanche soir 1 Juillet, 10 h.

Comment feriez-vous, sans bateau, sans filet, sans ligne, sans hameçon, pour prendre deux ou trois cents carpes, truites, tanches ? Je vous le donne en tout. Toute votre habileté à résoudre les questions d'étiquette diplomatique échouerait contre ce problème là. Moi, j'ai la recette. Ayez un jardinier intelligent, mais paresseux et un peu libertin. Grondez le bien fort ; plaignez vous que votre étang soit sale, votre potager mal tenu. Dites lui, mais bien sérieusement que vous le renverrez si d'ici à trois mois, vous n'êtes parfaitement contente de lui. Allez-vous promener le soir, au bord de l'étang. Le jardinier est là, occupé à faire baisser l'eau pour nettoyer le fond. Une carpe saute. Mes enfants sautent aussi : " Quel dommage de ne pouvoir la prendre ! ". Belle occasion pour rentrer en grâce auprès du père. La barre qui retient l'eau est soulevée. L'eau se précipite. Le jardinier y entre jusqu'à la hanche. Le poisson fourmille dans le creux où l'eau reste encore. Le bruit s'en répand. Tous les gens arrivent hommes, femmes, bonnes. Les hommes entrent tous dans l'eau. Je m'assois au bord avec ma mère, mes enfants, Mad. de Meulan, Melle Chabaud. On commence contre les poissons une vraie chasse à courre. On les poursuit ; on les saisit. Les gros se débattent ; les petits glissent entre les doigts ; les plus avisés se tapissent dans la vase. Les chasseurs s'animent au jeu ; on se presse, on se pousse ; l'eau rejailit sous les pieds, sous les mains. La joie de mes enfants, est au comble. Ils bondissent autour de l'étang. Ma mère rit de bon cœur. Je ris aussi. L'espoir revient au cœur du jardinier. Il redouble d'efforts d'adresse. Tous les gens le secondent ; et en moins d'une heure, les deux ou trois cents carpes, truites sont entassés dans des seaux, des arrosoirs et transportés dans un petit vivier où elles resteront jusqu'à ce que l'étang soit bien nettoyé, l'eau bien revenue ; et elles ne sauront jamais que cinq minutes de ma mauvaise humeur et un quart d'heure de gaieté de mes enfants, leur ont seules valu cette aventure. Vous me demandez ce que je fais au Val Richer. Le voilà. Cela vaut bien les mille et 14 visites de Mad. de Strogonoff. Le singulier peuple ! Si sérieux et si frivole ! Si indépendant et si esclave de la mode, d'un jour de mode ! Je ne l'en estime et ne l'en aime pas moins.

J'aime qu'on soit capable des impressions les plus variées, raisonnable trois cents jours au moins, fou les 60 autres. Pourtant 60 c'est trop, n'est-ce pas ? Les Anglais n'en donnent pas tant à la folie. Je soupçonne qu'il y a beaucoup d'ennui dans la leur. C'est la plus mauvaise des raisons de folie. Du reste, on dit que la folie anglaise est grave, symétrique, taciturne. Est-ce vrai ? En ce cas, elle ne ressemble guère à cette de mes enfants et de mes gens ce soir. On ne s'est jamais amusé plus bruyamment. Il est vrai qu'ils ne s'ennuyaient pas du tout auparavant et qu'ils ne s'ennuieront pas du tout demain. La gaieté est leur état habituel.

Lundi 8 heures

Pourquoi n'avez-vous pas encore été voir la petite Princesse ? Il me semble qu'elle

est sur son déclin. Ne la négligez pas tout-à-fait. C'est votre voisine. Elle vous est plus commode, et à tout prendre, plus agréable que bien d'autres. Ne me dites pas que vous avez le dégoût de toute chose et de tout le monde. C'est une parole corruptrice pour moi si douce à entendre que j'en oublie tout remords. Et pourtant, je veux que, lorsque vous n'avez plus que tout le monde, vous ne soyez pas trop seule, ni trop triste. Oui, je le veux, par vertu, par tendresse, et aussi, et surtout parce que j'ai la confiance que tout le monde ne peut rien me faire perdre, même quand il vous amuse. Pour la première fois depuis que je suis ici, le ciel est parfaitement pur. Le soleil brille. Toute la vallée s'épanouit. Toute sa population, hommes, bêtes, oiseaux, va, vient, vole, travaille, ou broute, ou chante, librement, gaiement. Moi, je regarde. Ma gaieté à moi n'est pas là, ne me vient pas de là. Il y a plus de joie pour moi dans le petit cabinet étouffé, sur la petite chaise basse de la rue de Rivoli qu'au milieu de tout cet éclat, de tout ce sourire de la nature.

10 heures

Voilà le n°78. Je trouve comme vous la poste très peu civilisée. On me fait espérer une amélioration. Le courrier ne partirait plus de Lisieux que vers le soir après le retour du facteur du Val-Richer en sorte que vous auriez toujours mes lettres le lendemain, mais je proteste contre les cuvettes. Je me suis toujours lavé les mains jusqu'au dessus du poignet. Adieu. Mais dormez donc. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 75_1. Val-Richer, Dimanche 1er juillet 1838, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1838-07-01.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 01/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1629>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 1er juillet 1838

HeureSoir 10 h

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Références

États citésAngleterre

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

le 8, sur
la 100

civilisé.
craint
de la
sur
Aélien.

Comment faire vous, sans bateau,
sans filet, sans ligne, sans harpon, pour prendre deux ou
trois cents carpes, tenues, tanches? Je vous le donne en cent.
Toute votre habileté à résoudre la question d'étiologie,
diplomatique échouerait contre le problème là. Mais, j'ai
la recette. Ayez un jardinier intelligent, mais paresseux
et un peu libertin. Brandez le bien fort; plaignez vous
que votre étang soit sale, votre potager mal tenu. Dites-
lui, mais bien sérieusement, que vous le renverrez si d'ici
à trois mois vous n'êtes parfaitement contents de lui.
Allez vous promener le soir, au bord de l'étang. Le
jardinier est là, occupé à faire baisser l'eau pour
nettoyer le fond. Une carpe saute. Mes enfants (toute
aussi: « Quel dommage ils ne pouvaient la prendre! »
Belle occasion pour rentrer en grâce auprès du père. La
barre qui retient l'eau est soulevée. L'eau se précipite.
Le jardinier y entre jusqu'à la hanche. Le poisson
fourmille dans le creux où l'eau reste encore. Le bruit
s'en répand. Tous les gens arrivent, hommes, femmes,
bonne. Les hommes ontrent tous dans l'eau. Je
m'assois au bord, avec ma mère, mes enfants, mad^e. de
Meulan, M^{lle}. Chabaud. On commence contre les

prendent une vraie chasse à courre. On les poursuit; on les
désiste. Les gros se débattent; les petits glissent entre les
doigts des plus avides et lapissent dans la vase. Les
chasseurs s'arrêtent au jeu; on se presse, on se pousse;
l'eau jaillit sous les pieds, sous les mains. La joie de
une infanterie est au comble. Ils bondissent autour de
l'étang. Ma mère rit de bon cœur. Je ris aussi. L'esprit
revient au cœur du jardinier. Il redouble d'effort;
d'adresse. Tous les yeux le suivent; et en moins d'une
heure, les deux ou trois cents corps, tristes, sont
entassés dans des seaux, des arrosoirs, et transportés
dans un petit vivier où elles restent jusqu'à ce que
l'étang soit bien nettoyé, l'eau bien revenue; et elles
ne dureront jamais que cinq minutes de ma mauvaise
humeur et un quart d'heure de gaieté de mes enfants.
Leur ont-elles valu cette aventure.

Vous me demandez ce que j'ai fait au Val-Riches.
Le voilà. Cela vaut bien les mille et 1/2 visites de
Mad^e. de Strogonoff. Le singulier peuple! Si sérieux
et si frivole! Si indépendant et si esclave de la
mode, d'un jour de mode! Je ne l'en estime et ne
l'en aime pas moins. J'aime qu'on soit capable de
impressions les plus variées, raisonnable trois cents jours
au moins, pour les 60 autres. Pourtant ce n'est trop,
n'est-ce pas? Les Anglais en donnent pas tant à la

folie. De
C'est la p
que la p
vrai? le
et de me
bruyant
d'autant a
domain.

fourquie
Il me de
toute à fa
à tout p
par que
monde. L
entendre
que, lorsq
pas trop
tendresse,
que tout
il vous a
L'ave
parfaiten
toute sa
travailh
regarde.

folie. Je soupçonne qu'il y a beaucoup d'ennemi dans la lettre.
C'est la plus mauvaise des raisons de folie. Du reste on dit
que la folie anglaise est grave, symétrique, taciturne. Est-ce
vrai? En ce cas, elle ne ressemble guère à celle de mes enfants
et de mes yeux se sois. On ne l'est jamais arrivé plus
bruyamment. Il est vrai qu'ils ne s'ennuyaient pas
d'autant auparavant, et qu'ils ne s'ennuyèrent pas du tout
demain. La gaieté est leur état habituel.

Lundi 8 heures.

Pourquoi n'avez-vous pas encore été voir la petite Priette?
Il me semble qu'elle est sur son déclin. Ne la négligez pas
tout à fait. C'est votre voisine. Elle vous est plus commode
à tout prendre, plus agréable que bien d'autres. Ne me dites
pas que vous avez le dégoût de toute chose et de tout le
monde. C'est une pauvre corruptrice pour moi, si douce à
entendre que j'en oublie tout souvenir. Et pourtant, je vous
que, lorsque vous n'avez plus que tout le monde, vous ne songez
pas trop deute ni trop triste. Oui, je le veux, par votre, par
tendresse, et aussi, et surtout parce que j'ai la confiance
que tout le monde ne peut rien me faire perdre, même quand
il vous amuse.

Plus la première fois, depuis que je suis ici, le ciel est
parfaitement pur. Le soleil brille. Toute la vallée s'épanouit.
Toute la population, hommes, bêtes, oiseaux, va, vient, vole,
travaille, ou broute, ou chante, librement, gaiement. Moi, je
regarde. Ma gaieté à moi n'est pas là, ne me vient pas de là.

Il y a plus de joie pour moi dans le petit cabinet étouffé, sur
la petite chaise basse de la rue de Rivoli qu'au milieu de
tout cet éclat, de tout ce sourire de la nature.

10 heures.

Voilà le n° 78. Je trouve comme vous, la poste très peu civilisée.
On me fait espérer une amélioration. La courrière ne partiroit
plus de Lilioux que vers le soir, après le retour du facteur
du Val-Thichou, ensuite que vous auriez toujours vos lettres, le
lendemain. Mais je proteste contre le projet. Je me suis
toujours lavé les mains jusqu'au dessus du poignet. Adieu.
Mais dormez donc.

Sans file
trois cen
Sout
diplom
la recet
et un p
que voi
lui, me
à trois
aller a
jardi
mellou
aussi
Bell. d
barre
Le jura
jouern
Son rep
bonne
m'att
meulan